



Sémir Badir*

Au nom du monde : À propos du *Présage* de Pierre Gascar

<https://doi.org/10.1515/sem-2025-0092>

Received May 8, 2025; accepted May 16, 2025; published online May 30, 2025

Résumé: Œuvre annonciatrice de la pensée écologique en France, *Le Présage* (1972) de Pierre Gascar porte un regard inquiet sur l'état du monde à travers une enquête sur la disparition des lichens, de la Sibérie à Venise en passant par l'Inde et la Thaïlande. Mû par une pensée de l'espace où les extrêmes (l'immense et l'infime, le lointain et le proche) se touchent, le livre fait appel à la nature paradoxale de la notion de monde pour délivrer son message. Afin d'en rendre compte, la présente étude s'attache d'abord à décrire ses manifestations textuelles, mettant en évidence la polysémie consentie de *monde* dans le livre. On examine ensuite comment la notion de monde est diversement impliquée dans les modes de relation culturels et religieux que l'homme entretient avec la nature. On peut finalement montrer la façon dont Gascar cherche, pour sa part, une relation à la nature dégagée de tout recours au divin. Élevé au statut de *transcendance sans spiritualité*, le monde y acquiert une dimension mystique. L'exemple de vie donné par le poète Sbarbaro permet toutefois à Gascar de mettre l'accent sur les choix éthiques et politiques que recouvre un tel rapport au monde.

Mots-clés: Pierre Gascar; éco-poétique; monde; transcendance; sémiotique de l'espace

Abstract: Heralding ecological thinking in France, *Le Présage* (1972) by Pierre Gascar takes an anxious look at the state of the world through an investigation into the disappearance of lichens, from Siberia to Venice, via India and Thailand. Driven by a concept of space where extremes (the immense and the infinitesimal, the distant and the near) meet, the book draws on the paradoxical nature of the notion of "world" to deliver its message. In order to account for this, this paper first describes its textual manifestations, highlighting the consensual polysemy of "world" in the book. It then examines how the notion of "world" is variously involved in the cultural and religious ways in which man relates to nature. Finally, we examine the way in which

*Corresponding author: Sémir Badir, FNRS/Université de Liège, Liège, Belgium,
E-mail: semir.badir@uliege.be. <https://orcid.org/0000-0001-5744-7071>

Gaspar, for his part, seeks a relationship with nature that is free of any divine recourse. Elevated to the status of transcendence without spirituality, the world acquires a mystical dimension. The example of life given by the poet Sbarbaro nevertheless allows Gaspar to emphasize the ethical and political choices involved in such a relationship with the world.

Keywords: Pierre Gaspar; ecopoetics; world; transcendence; semiotics of space

La notion de monde, certainement, sert à la fois des intérêts mystiques et des intérêts politiques. Du côté mystique, cela commence avec l'*anima mundi* du *Timée* de Platon et se poursuit à l'ère chrétienne par le récit eschatologique de l'*Apocalypse*. Du côté politique, cela finit avec la mondialisation mais peut remonter aux conquêtes européennes des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles.

Je voudrais m'attacher dans cette étude, en deçà des discours mystiques et politiques où intervient directement la notion de monde, à mieux cerner les propriétés sémantiques de cette notion. Le monde est à la fois individué et global ; il est le tout transcendant à ses parties. Or cette transcendence est essentiellement discursive, et même nominative. C'est *au nom du monde* que s'organisent notre perception et notre connaissance, que se règlent les rapports des hommes entre eux comme avec leur environnement et que se développent le commerce et la finance. Les pouvoirs du nom sont, quant à la notion de monde, doubles : d'une part, conformément aux noms propres, ils garantissent une référence, un dehors du langage et du discours dans lequel le sujet locuteur peut se situer (car le sujet ne se constitue dans le discours que pour en sortir) ; mais, d'autre part, ils donnent lieu à un concept, lequel est à la fois définissable et *a priori* applicable de façon ouverte, suggérant une pluralité de mondes possibles. L'accumulation de ces propriétés sémantiques, invocables en discours dans une seule et même manifestation, mène à des paradoxes qui ne sont pas sans rappeler le corps mystique chrétien ou le brahman de l'hindouisme : le monde est à la fois un et multiple, déterminé et indéterminé.

Une analyse des occurrences de *monde* dans *Le Présage* de Pierre Gaspar, première œuvre de littérature française, publiée en 1972, à présenter un accent écologique selon Pierre Schoentjes (2020 : 80), va permettre de faire résonner la portée mystique et politique de ces propriétés sémantiques paradoxales.

1 L'incipit

I.

En Transbaïkalie, l'ancien territoire des Huns, avant les monts Khingan, à l'endroit où la Sibérie, la Mandchourie et la Mongolie se touchent, près de l'Argoun, un affluent de l'Amour, au nord-est

du désert de Gobi, dans la région où l'on a trouvé des couteaux de bronze qui servaient de monnaie, trois cents ans avant notre ère, à l'époque des États combattants, à peu de distance de Tchita, à quatre mille cinq cent kilomètres de Moscou, à quelque quinze cents de Pékin et de Vladivostok, un enfant russe tenait un cerf-volant.

J'accumule ces énormes données de temps et d'espace pour montrer à quoi sa présence se réduisait. L'enfant au cerf-volant était seul au milieu de tout un continent ; seul au milieu des époques, des siècles. La steppe le rapetissait ; le souvenir des Huns aussi. Aspiration du ciel au-dessus des espaces nus ou vent de l'Histoire (car n'est-ce pas d'ici qu'il souffle de nouveau ?), le cerf-volant avait atteint une très grande hauteur. (Gascar 2015 [1972]: 7)

L'incipit du livre de Pierre Gascar, *Le Présage*, opère une collusion d'aspects contrastés : le grand et le petit, le lointain et l'ici, le très ancien et le maintenant.

Avec pour premier effet, un exotisme des noms et des lieux : noms aux accents étranges, lieux lointains, et comme au-delà du visible (par le fait du préfixe *Trans-* et des « espaces nus » qu'on y trouve).

Une seconde impression vient de l'interaction entre ces valeurs contrastées. Il semble bien que l'immensité isole et rapetisse la présence de l'enfant. Plus qu'une interaction, une sorte de circulation s'incarne : des régions qui se touchent, des cours d'eau se jetant l'un dans l'autre, un ciel qui aspire, des vents qui soufflent, mais aussi des Huns toujours en déplacement (le souvenir n'est-il pas celui de leurs invasions ?), un commerce d'avant notre Histoire, enfin un cerf-volant, reproduisant en miniature ces enjambements sur la carte du monde, par lequel le petit d'homme s'accroche au ciel.¹

2 Noms d'espaces

Pour dire l'espace dans son immensité, sans commune mesure avec les proportions des actes d'un être humain, pour le décrire dans son étrangeté face aux valeurs sociales, plusieurs mots sont disponibles. Gascar ne se fait pas faute de les employer.

- *L'étendue* : « l'assaut du vent venu du fond de l'étendue sibérienne » (p. 39).
- *L'horizon* : « tout est à jamais en place aux quatre coins de l'horizon » (p. 13).
- *La terre* : « l'apparition des êtres animés que porte aujourd'hui la terre » (p. 10).
- *Le globe* : « Les lichens jouent désormais, dans cette partie du globe, le rôle d'un révélateur » (p. 29).
- *La planète* : « ... quand, par l'effet de l'empoisonnement de l'air, de l'eau, de sol, des espèces végétales et animales disparaissaient, annonçant la mort de la planète » (p. 38).
- *L'univers* : « les régions subarctiques ouvrent sur l'univers » (p. 14).

¹ « La Transbaïkalie est un pays où l'on peut éprouver le besoin de s'accrocher au ciel » (p. 9).

- *L'espace* : « Reddition de la nature et de l'homme à l'espace, auquel ils opposaient jusqu'ici, arbres ou villes, les preuves obstinées de leur réalité » (p. 18).

Pour dire le lieu de l'homme, et des hommes, pour décrire l'espace dans lequel il déploie ses activités, les mots ne manquent pas non plus. J'en retiens quelques-uns qui ne sont pas dépendants de l'industrie humaine – lit, chambre, appartement, immeuble, rue, quartier, ville – mais correspondent au contraire aux espaces les plus inclusifs tels que Georges Perec les a inventoriés dans *Espèces d'espaces*.

- *Ici* : « La mélancolie qu'on lit souvent ici sur les visages ... » (p. 43).
- *Cet endroit* : « Vue de cet endroit ... » (p. 145).
- *Ces lieux* : « ... très fréquente, en ces lieux » (p. 21).
- Le *paysage* : « L'aménité de ce paysage que l'édifice religieux et, alentour, quelques toits encore couverts de schiste font reculer dans le temps » (p. 144).
- Le *territoire* : « l'ancien territoire des Huns » (p. 7).
- *L'aire* : « ... bien que leur aire [celle des nomades] reste immense » (p. 21).
- Le *pays*, ou les *pays* : « qu'on trouve sous ce nom, dans nos pays » (p. 23).
- La *contrée* : « Cette imprécision toponymique résulte de l'isolement de cette contrée » (p. 83).
- Le *milieu naturel* : « notre existence puisse se dérouler hors de notre milieu naturel » (p. 23).

3 Le nom de *monde*

Un nom dit les deux, l'humain et le non-humain, conciliant les contraires. Il s'agit du nom de *monde*. Sans être véritablement thématifié, il se fait que ce mot est celui que Gascar emploie de préférence à tout autre. J'en ai compté plus d'une centaine d'occurrences (106, exactement) dans ce court récit de 180 pages. Son emploi est toujours au singulier, bien que le mot puisse renvoyer à des réalités très différentes selon les contextes lexicaux et discursifs. Je les différencie selon les principales acceptions répertoriées dans le *Trésor de la langue française*.²

1° Le monde = la terre.

« Il rappelle moins les cauchemars des vieux âges que la force dont le monde était chargé, en sortant du chaos » (p. 15).

« Les algues, comme mal remises de la naissance du monde » (p. 110).

² Le *Trésor de la langue française* recense 23 sens, acceptions et emplois différents du mot *monde*.

2° Le monde = la surface de la terre.

« ... dans plusieurs endroits du monde » (p. 37).

« ... semblaient plus éloignée de l'Inde que de toutes les terres du monde »

« ... mes voyages à travers le monde » (p. 180).

3° Le monde = le lieu de vie des hommes.

« En un mot, l'authenticité primitive, ce pouvoir de communication de l'homme avec le monde et avec ses semblables, ce souverain pouvoir d'accord, est infiniment morcelé, particularisé, lié au "génie du lieu" et disparaît dès qu'on adopte un langage commun à tous les peuples. Seul, le rationalisme est unificateur, mais il stérilise les souches et, bientôt, ne rassemble plus que des êtres humains dénaturés » (pp. 137–138).

4° Le monde = la vie des hommes.

« En même temps, par l'effet de l'industrialisation et de l'urbanisation des zones subarctiques, le monde socialisé se resserre autour des populations nomades ... » (p. 20).

5° Le monde = la société des hommes, le milieu social auquel on appartient.

« Et puis, les moineaux, friquets et autres passereaux, et jusqu'à ce rossignol que les peintres de l'époque Ming isolent sur une tige de lotus dans le coin d'un ciel de soie, bouddhique, ne sont pas inclus dans l'ordre du monde » (p. 13).

« ... images rupestres où l'homme a commencé à se raconter le monde » (p. 22).

« Le monde de demain naît en Inde » (p. 105).

« ... aident l'esprit à se porter au-delà des horizons de cette ville, de ce pays, de cette partie du monde enfermée dans son matérialisme, ses comptes, sa triste morale de l'effort payant » (p. 114).

« ... le monde familier allait reprendre sa place » (p. 45).

6° Le monde = une société d'êtres formant un univers particulier.

« Tout indique que la manne viendra, plus ou moins directement, du monde aquatique » (p. 109).

« Le contact des lichens n'a pas d'équivalent dans le monde végétal » (p. 161).

Je poursuis l'exposition de l'inventaire des occurrences avec des locutions employées par Gascar qui ne se distancient guère de l'usage courant, en les ordonnant en fonction des acceptions du dictionnaire qui viennent d'être évoquées :

1° Le monde = la terre.

une conception unanimiste du monde (p. 28)

une représentation du monde (p. 142)

leur inventaire solitaire du monde (p. 166)

image d'un monde (p. 179)

2° Le monde = la surface de la terre.

l'envers du monde (p. 16)

le bord du monde (pp. 21, 103)

plusieurs endroits du monde (p. 37)

la carte du monde (pp. 84, 138)

de ce côté-là du monde (p. 106)

mes voyages à travers le monde (p. 138)

3° Le monde = le lieu de vie des hommes.

les trois quarts du monde (p. 16)

le monde socialisé (p. 20)

les nations modernes du monde (p. 22)

le monde du baptême (p. 24 ; par opposition aux Limbes)

les premières civilisations du monde (p. 31)

la population du monde (p. 106)

cette partie du monde (p. 114)

le reste du monde (p. 115)

4° Le monde = la vie des hommes.

l'ordre du monde (p. 13)

la vérité du monde (p. 18)

la logique du monde (p. 25)

le progrès dans le monde (p. 114)

la mort du monde (p. 183)

5° Le monde = la société des hommes, le milieu social auquel on appartient.

le monde familial (p. 45)

tout le monde (pp. 91, 98)

l'hostilité du monde (p. 95)

le monde de demain (p. 105)

hors de ce monde-ci (p. 120)

l'écho douloureux du monde (p. 120)

dans ce monde, dans le monde (pp. 127, 130, 143, 150, 160)

les drames du monde d'aujourd'hui (p. 147)

la faim dans le monde (p. 158)

le monde présent (pp. 160, 172)

ma position dans le monde (p. 172)

pas le moins du monde (p. 173)

6° Le monde = une société d'êtres formant un univers particulier.

le monde aquatique (p. 109)

le monde végétal (pp. 150, 161)

Pour résumer, le monde est à la fois :

- un espace objectivable comme volume (1°) ou comme surface (2°), ayant une existence en dehors de la présence humaine ;
- ce même espace mais comme il constitue le lieu de vie des êtres humains (3°) ;
- par métonymie, la vie des êtres humains (4°) ;
- et, métonymie encore, ces êtres humains eux-mêmes, comme leur existence s'organise selon leur mode de vie (la société) et leur lieu de vie (5°) ;
- enfin, par extension, ce que le monde représente pour les êtres humains peut également être appliqué et particularisé pour d'autres êtres, d'autres formes de vie, d'autres sociétés (6°).

Si les occurrences de *monde* dans *Le Présage* sont aisément rapportables à l'une ou l'autre acceptions, il est étonnant qu'elles se rapportent, au sein d'un texte qui ne déroge ni à la cohérence lexicale d'un essai argumenté ni à la cohérence isotopique d'un récit, d'une manière aussi diversifiée.

L'étude que je présente ici se positionne en miroir de l'étude lexicale de *tête* avancée par A.J. Greimas dans *Sémantique structurale* (1966 : 42–50) : alors qu'il s'agissait pour lui d'analyser les différentes acceptions d'un mot à la recherche de sa figure nucléaire, je cherche au contraire à comprendre comment, et à quelle fin, s'opère la diversification sémantique du mot *monde* au sein d'un texte unique.

Cette diversification des sens de *monde*, je le répète, n'est pas thématisée par Gascar, car la notion de monde n'est pas le centre d'attention du livre. Il n'empêche que le nombre élevé des occurrences la rendent indispensable à son propos.

4 Le propos du livre

Quel est ce propos ? Pierre Gascar a écrit avec *Le Présage* un essai sur les lichens. Cet essai peut être qualifié de littéraire dans la mesure où l'énonciation l'est : l'auteur y parle en son nom et évoque des faits de sa propre vie (voyages, lieux de résidence), et le style se fait volontiers poétique.³ Pour rappel, Pierre Gascar (1916–1997), auteur quelque peu oublié aujourd'hui, avait reçu le prix Goncourt en 1953 pour le roman *Les Bêtes*. Précédemment, il avait été soldat durant la Seconde Guerre Mondiale et fait prisonnier en Union Soviétique, expérience qu'il a relatée dans plusieurs récits. Son œuvre a été remise à l'honneur par Pierre Schoentjes, qui le considère comme

³ Le texte de présentation sur la quatrième de couverture parle d'« un examen de conscience en forme d'évocation poétique, de réflexion philosophique, de témoignage ».

l'un des premiers écrivains français à écrire dans une veine écologique, écriture que le critique qualifie d'« éco-poétique ».⁴

- Les six chapitres du *Présage* relate six expériences de l'auteur avec les lichens.
- Chapitre premier : les moyens de subsistance des nomades dans la région sub-arctique (la viande de rennes) et les moyens de subsistance de leurs proies (les lichens) ; la disparition de cette nourriture en raison des effets nucléaires souterrains commis par les dirigeants soviétiques.
 - Chapitre II : l'*acqua alta* à Venise, la disparition des lichens en raison de la pollution dans la lagune.
 - Chapitre III : contre la faim dans une région reculée de l'Inde, les bienfaits de l'aide humanitaire, « tombés du ciel » comme la manne pour le peuple de Moïse dans le désert, manne vraisemblablement faite d'algues, auxquelles les lichens sont apparentés (tous deux viennent de l'océan).
 - Chapitre IV : la lèpre en Thaïlande et l'usage de lichens médicinaux.
 - Chapitre V : la collecte de lichens dans le Jura.
 - Chapitre VI : les lichens à Paris.

Chacune de ces expériences est documentée avec une attention généreuse pour les conditions climatiques et géologiques, mais aussi pour la vie quotidienne des peuplades de ces régions, leur culture artistique, les mythes qui fondent leurs croyances religieuses et les coutumes.

5 Une lecture anthropologique

En effet, la tonalité de la pensée se fait volontiers anthropologique. Les lecteurs de Descola (2005)⁵ reconnaîtraient aisément, au gré des voyages que rapporte Gascar, les quatre modes de relation de l'homme avec la nature : animiste chez les Indiens, analogiste dans la médecine siamoise, totémiste parmi les paysans de Thaïlande (que Gascar ne semble pas dissocier de l'analogisme), et naturaliste dès qu'il s'agit d'évoquer les agissements du monde occidental industrialisé.

Je prends le temps de donner une illustration de chacun de ces modes.

4 Dans un livre généraliste, *Ce qui a lieu : essai d'éco-poétique* (Schoentjes 2015), puis dans un livre dédié à l'œuvre de Gascar : *Écrire la nature, imaginer l'écologie. Pour Pierre Gascar* (Schoentjes 2021).

5 Parmi lesquels on compte de plus en plus de sémioticiens, qui reconnaissent dans ces rapports que Descola appelle « ontologies », ce qu'eux-mêmes ont conçu selon des « formes de vie ». Voir, en particulier, Fontanille (2015), Fontanille et Couégnas (2018).

L'animisme des Indiens de Gujarat est développé en relation avec la faim qui sévit dans la presqu'île ainsi qu'en raison de la présence des lions repus qu'elle renferme :

Pour pauvre qu'elle soit, cette région est trop civilisée, trop agricole, pour que la présence des lions y semble naturelle et n'y apparaisse pas comme une obscure leçon des dieux. Ces fauves entretiennent ici l'image d'une souveraineté du bonheur, l'image d'une plénitude qu'on ne pourrait connaître que si l'on était, comme eux, constamment rassasié, à jamais possesseur de l'objet de son désir. (p. 90)

L'analogisme est thématé sous son ancien nom, la science des signatures, comme elle est également évoquée par Michel Foucault dans *Les mots et les choses* :

La médecine des signatures voit dans les plantes qui rappellent par la forme de leurs feuilles, de leurs racines, de leur fleur ou de leur fruit telle ou telle partie de notre corps, le réceptacle du remède aux maux dont cette dernière peut être le siège. (p. 122)

La mention du totémisme n'est pas moins explicite :

Soutien symbolique de l'édifice familial et pivot des relations qui, moralement, le composent, ce pilier prend une valeur totémique. Chacun, en le touchant à sa manière, l'aïeule s'y appuyant, pour regarder par la porte ouverte, après avoir, du revers de la main, essuyé ses yeux irrités par la fumée du réchaud posé à même le sol les hommes jeunes le tenant très haut, par-devers soi, comme on tient une hampe, les enfants l'enlaçant, se livre à un acte furtif de dévotion semblable à ceux dont les dieux lares étaient l'objet, à Rome. Tout est dieu, autour de quoi le monde s'ordonne. (p. 132)

Quant au naturalisme des sociétés industrielles, il est présent dans le livre dans la mesure où l'auteur le critique et cherche à s'en démarquer. J'en vois un témoignage dans ce passage, clôturant le premier chapitre, qui justifie le titre choisi pour le livre :

Mal de notre temps, conséquence de l'excès de nos connaissances et de notre pseudo-rationalisme, phénomène entièrement définissable en termes de physique, la disparition des lichens prenait cependant le caractère fantasmagorique des signes, des présages, et faisait s'étendre, dans la nuit polaire, quelque chose d'assez semblable à une apparition. (p. 46)

À nouveau, ce qui est frappant est la diversité selon laquelle sont envisagés les rapports entre l'homme et le monde naturel. Toutefois, et en dépit de ces observations à tonalité anthropologique, l'auteur ne prétend pas donner à lire d'autre pensée que la sienne, comme si celle-ci avait absorbé l'ensemble des rapports anthropologiques dans la leçon qu'elle cherche à tirer.

6 La pensée du livre

Si l'on voulait déprécier d'un mot la pensée du livre, on pourrait dire qu'elle participe de l'esprit « New Age ». L'époque de la rédaction coïncide avec l'essor du New Age et la multiplicité des références convoquées par Gascar ne sont pas sans évoquer les tendances syncrétiques de ce mouvement spiritualiste.

Il me semble cependant que le livre mérite mieux qu'un dédain facile, au moins pour ses évidentes qualités littéraires, et d'ailleurs le New Age, avant de déchoir dans la bibeloterie ésotérique, n'est pas non plus sans intérêt. Je tâcherai donc de faire comme si je n'avais pas fait cette association trop simple et prie le lecteur, la lectrice, de ne pas s'y arrêter.

À propos de la civilisation chinoise, Gascar écrit qu'elle a créé et développé « une terminologie transcendante où il serait vain cependant de chercher la moindre spiritualité » (p. 12). L'idée d'une transcendance sans spiritualité est étonnante. Il est plus habituel d'évoquer une spiritualité sans religion, attribuée à Albert Einstein et développée notamment par André Comte-Sponville (2006). Les deux idées sont-elles assimilables ?

Il est patent que *Le Présage* fait état d'une certaine défiance à l'égard des religions, sans que cette défiance se concrétise par le refus d'en parler. Bien au contraire, trois chapitres du livre affichent une grande communication des cultures humaines avec le divin, et les commentaires de Gascar renchérisent encore sur les correspondances à faire avec les textes religieux, surtout chrétiens. Ainsi, dans le chapitre consacré à Venise, l'image cosmogonique chrétienne est partout, en guise de sur-enchérissement. D'abord sous la forme de la Création et du Déluge :

Pour avoir une juste vue des faits, il faut se rendre à Fusina, au fond de la lagune ... L'industrie moderne naît des terres du Déluge. Les planifications, tout en pataugeant, en tirent gloire : c'est comme s'ils recommençaient la Création. (pp. 61–62)

En regard, l'enlèvement possible de la ville évoque le Jugement dernier :

En les voyant ainsi tournés vers le ciel, lorsqu'on traverse ces espèces de musées où les Vivarini, les Palma, les Di Paolo, voire les Tintoret, s'alignent comme une lessive sur le pré, on pense à une invocation, à un plaidoyer muet. Venise étale ses preuves, ses titres. Il n'est pas possible qu'après avoir donné tant d'œuvres d'art au monde et tant de marques de foi à Dieu elle soit condamnée à tomber en poussière ou à descendre dans les eaux. (p. 80)

Entre ces deux bornes, la basilique Saint-Marc, comparée à un navire avec des soutiers comme employés, vogue à travers le temps :

Soudain, la massivité de l'édifice vous devient sensible, son élan aussi, dans ce qu'il a d'essentiel et, en même temps, la profondeur de ses assises. Non, l'Orient primitif n'a pas disparu. Les hommes qui sont employés dans les annexes le savent. (p. 79)

Le chapitre suivant est directement lié à l'histoire biblique par le fait de parler, à propos de dons alimentaires, d'une « manne ». Alors que celle-ci est généralement décrite comme une exsudation provenant de différentes espèces d'arbres (dont le tamaris manneux poussant dans le Sinai⁶), Gascar allègue une autre hypothèse, assumée, prétend-il, par les botanistes. Il met son érudition des textes bibliques au service de cette hypothèse :

... cette nourriture inespérée était constituée par un lichen des régions arides justement appelé le *lecanora esculenta* (le lichen comestible). Ce n'est que dans les Psaumes, écrits plus tardifs que *L'Exode*, où le phénomène est relaté en détail, qu'on fait choir la manne du ciel (on sait, au surplus, que les Psaumes ont été en partie altérés par la traduction des Septante). Que le peuple de Moïse ait découvert la manne au matin, après l'évaporation de la rosée, s'explique par le fait que les lichens desséchés par la chaleur du jour et réduits à des lamelles, des sortes d'écailles dont la couleur se confond avec celle du sol, se gonflent de l'humidité de l'aube : elle est le levain du désert. (pp. 102–103)

Avec moins de verve, mais autant d'assurance, Gascar avait affirmé avant cela que

Le bouddhisme et l'hindouisme ont développé, chez ces peuples, la notion d'extase, état en comparaison duquel les joies paradisiaques promises par le christianisme sont bien faibles. (p. 91)

Dans le chapitre suivant, le divin est pas à pas réduit à sa juste mesure, celle précisément d'une transcendance sans qualité, partant sans spiritualité. L'idée s'amorce en observant, à propos de la médecine de Paracelse, qu'

en vérité, tout en se faisant passer pour de la foi dans la bonté infinie de Dieu, ces interprétations anthropomorphiques du règne végétal étaient plutôt impies. On glissait vers la sorcellerie. (p. 124)

De là, le divin, s'accroissant, se délite dans l'évocation d'une dimension mythologique :

Du langage des dieux, nous ne saisissons que ce qui se limitait à des indications thérapeutiques ou à des recettes d'amour. (p. 126)

6 « Cette manne gommeuse est la sève solidifiée des tiges ou les exsudations gommeuses des feuilles de l'alhagi épineux ou alhagi du Sinai, *Alhagi maurorum*, du tamaris manneux, *Tamarix mannifera*, et du frêne à fleurs, *Fraxinus ornus* » (Moldenke et Moldenke 1952 : 31 ; notre trad.).

Enfin, par une opération contraire de condensation, la raison le résume à un principe :

Tout est dieu, autour de quoi le monde s'ordonne. (p. 132)

Le chapitre premier et les deux courts chapitres V et VI abrogent le divin. Comme on l'a constaté à propos de la manne, la leçon originelle a une valeur plus grande que les supplétives. Or le divin et la religion, dans leur globalité, sont des valeurs supplétives.

Il reste toujours, au fond de soi, un peu des vérités qui nous sont un instant apparues, même si, par la suite, notre esprit s'est de nouveau abandonné à sa pente religieuse. (p. 121)

Ici, l'ontogenèse épouse la phylogenèse, car cet « instant », « au fond de soi », coïncide avec l'aube des civilisations. En ce sens, un enfant au cerf-volant peut témoigner au nom des peuples : pour les peuples russes, dans cette Transbaïkalie « où l'on peut éprouver le besoin de s'accrocher au ciel » (p. 9) ; ou, « un peu plus loin, au sud » (p. 9), pour le peuple chinois, dont la tradition remonte au plus loin – « six ou sept millénaires », est-il précisé (p. 12) – et qui, à bon droit, est « depuis toujours le moins religieux de la terre » (p. 10). L'enfant, dans le dénuement de sa pure présence, et les peuples sont tous deux dépositaires d'un savoir génétique. L'unanimité que cette phrase affirme est explicitement assumé par Gascar, qui voyage auprès des uns et se sent proche de l'autre (p. 16).

En outre, les nomades, en refaisant continûment la même boucle générationnelle à travers la steppe sibérienne, montrent que cette unanimité de l'individu et de l'espèce s'exprime à la fois dans l'espace et dans le temps.

Ce que j'avais cru, un instant, découvrir dans cette partie du monde presque déserte, où le temps s'est immobilisé, c'est comme la « chambre d'écho » du présent, un espace où les instants que nous vivons trouvaient leur résonance, leur vraie mesure. Les anciennes civilisations, même à peine survivantes, constituent une sorte d'hinterland moral sans lequel nous nous trouverions littéralement le dos contre le mur. (p. 33)

Il convient donc de rappeler à soi, comme le fait le dragon pour les Chinois, « la force dont le monde était chargé en sortant du chaos » (p. 15) et se raccorder ainsi à une « étendue souveraine » (p. 17). Par-delà les voyages relatés dans les chapitres II, III et IV, Gascar poursuit à « épluch[er] le dos du monde-dragon » (p. 152) en collectant les lichens dans les forêts du Jura, lesquels, par leur dureté, évoquent une réalité « enfoncée dans le limon des origines » (p. 152). Après le retour au pays (chapitre V), le retour chez soi, en soi (chapitre VI). Dans le bref chapitre final, dont l'indication de lieu est Paris, l'auteur reconnaît sous cette manie de collection botaniste une recherche de « preuve de l'existence d'un sens caché » (p. 174). Or ce sens caché n'est

pas spirituel ; ou, s'il l'est, il est aussitôt corrigé par son contraire. C'est là le sens conféré à la *matière* :

Il faut y voir aussi [dans la disparition des lichens] un avertissement qui nous rappelle l'existence d'un esprit de la nature, disons, plus simplement, d'une morale de la matière (l'opposé du matérialisme) que notre culte de la rationalité et notre science nous ont conduit à ignorer. (p. 178)

Il s'agit donc bien de restituer une « transcendance sans spiritualité » plutôt qu'une spiritualité sans religion, laquelle en est une traduction frelatée en ce sens qu'elle attribue à la transcendance les seules qualités propres à la raison humaine, comme elles s'expriment par un « ordre », une « logique » ou une « vérité ».

7 La transcendance du monde

Il se fait que *le monde* est le meilleur candidat pour désigner cette transcendance sans spiritualité, car il est capable d'accueillir *toutes* les qualités imputables à une transcendance ; non seulement les rationnelles mais encore, « au-delà » de la raison, les non rationnelles – mystiques et religieuses – et, « en-deçà » de la raison, quoiqu'au-delà des possibilités de la perception humaine, les empiriques – matérielles, sociales et politiques.

Le Présage accorde à la plupart de ces qualités transcendantes le pouvoir de nourrir la pensée du monde qu'elle met en œuvre. Je reviens aux passages du livre qui les manifestent, non plus avec l'objectif d'établir par inventaire la polysémie du mot *monde*, mais en vue, cette fois, de répondre à la question qui a été posée au sujet de cette polysémie textuelle, à savoir de comprendre comment elle donne lieu à une forme complexe bien qu'unifiée de la transcendance.

Les qualités rationnelles qui se rattachent à un monde conçu comme une totalité transcendante sont ostensiblement exprimées à travers des locutions telles que « ordre du monde » (p. 13), « logique du monde » (p. 25) ou encore « vérité du monde » (p. 18). Elles consacrent la lisibilité du monde, selon une métaphore du monde comme livre présente dans la tradition philosophique depuis l'Antiquité. Les traces de cette métaphore sont abondantes dans *Le Présage*. Les ciels sont pleins de nouveaux signes à déchiffrer et atteignent en Chine « un rare degré de lisibilité » (p. 16). Les lichens, également, sont à lire comme une émanation directe du monde : « Elle [la botanique] est une façon de recommencer à épeler le monde, dans lequel, depuis longtemps, nous ne lisons plus » (p. 148). Ou encore, les maladies, les taches des pelages animaux sont autant d'« écriture en pâtés » (p. 142) qu'il faut être capable de déchiffrer.

Hans Blumenberg (2007 [1979]) a détaillé et commenté cette métaphore philosophique. Parmi les diverses conceptions du monde et du rapport que l'homme entretient, d'un point de vue cognitif, avec sa transcendance, celle que Friedrich Schlegel mit en scène dans *Le Livre absolu* est à rapprocher de la pensée de Gascar. Schlegel, écrit Blumenberg (2007 [1979] : 279), « est à la recherche d'un concept que l'on pourrait qualifier de "révélation originelle immanente" ». Contemporaine du déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion, cette conception attribue trois âges au monde et consacre le premier, l'âge des commencements et des origines, comme celui en fonction duquel peut être restaurée la « conscience intégrale » que l'homme peut avoir du monde.⁷ L'intention d'une restauration de la conscience est bien attestée dans *Le Présage*.

Je m'inquiète d'une continuité. La révolution – il faudrait plutôt dire l'explosion – scientifique et technique de ces dernières années a provoqué une telle rupture des processus économiques, culturels et historiques dans lesquels nous nous trouvons engagés depuis plus de six mille ans qu'il est naturel d'éprouver le besoin de vérifier si, en profondeur, la civilisation humaine se poursuit réellement ; en d'autres termes, il est naturel d'éprouver le besoin de vérifier si nous continuons d'habiter la terre, et même si elle existe toujours. (p. 177)

Le besoin de vérification qu'éprouve cette conscience inquiète a pris la forme d'une enquête sur les lichens de façon presque accidentelle (p. 174). L'examen de conscience procède, plus fondamentalement, d'une démarche métaphysique, si l'on veut bien entendre par là une démarche rationnelle au sujet du transcendant, de quelque manière qu'on le saisisse. Cette démarche, dans la pensée de Gascar, doit être capable d'envisager pour l'homme un autre rapport au temps et à l'espace que celui du monde quotidien – monde « de tous les jours » avec lequel, essentiellement, ce transcendant entre en interaction.

Avant de considérer cette interaction du transcendant et de l'actuel, Gascar est enclin à suivre auprès des sociétés qu'il a fréquentées la « pente religieuse » qui, plus ordinairement, donne forme à cet examen, en substituant aux moyens de la raison

7 Pour étayer ce rapprochement, on pourrait aussi faire état de la nature langagière, proprement verbale, du commencement. Blumenberg (2007 [1979] : 280) cite un passage de la *Philosophie de l'histoire* de Schlegel particulièrement net : « Au commencement, l'homme avait le mot, et ce mot était de Dieu ; et de la force vivante qui lui était donnée par et dans ce mot procédait la lumière de son être ». En regard, on peut citer, chez Gascar, l'inauguration du monde dans une version laïque grâce au langage humain : « ... dans ces images rupestres où l'homme a commencé à se raconter le monde, ce qui était la seule manière pour lui de l'habiter vraiment » (p. 22) ; et ceci encore : « Et si, en attendant, la meilleure de toutes [les mannes] était encore la manne des mots ? » (p. 116). On voit bien dans ces passages qu'habiter le monde ou que vivre dans le monde relèvent d'une vérité métaphysique où le monde est tenu pour transcendant. Telle est la raison pour laquelle ces passages peuvent être rapprochés de Schlegel. Qu'importe la désignation de la transcendance, Dieu ou le monde, celle-ci a toujours besoin du relais d'un langage humain.

métaphysique ceux du récit cosmogonique et anthropogonique. Le vocabulaire est alors celui des *secrets* (« les secrets du monde », p. 171), des vérités ou sens *cachés* (« l'existence d'un sens caché dans tout ce qui nous entourait », p. 174), c'est-à-dire le vocabulaire d'une intentionnalité sous-jacente à la transcendance. Un pas supplémentaire confère à cette intentionnalité une puissance divine : *Création* (p. 112), *Genèse* (« nous sommes comme replongés dans la Genèse », p. 120), *Providence* (« Les derniers lions d'Asie ... contribuent à entretenir, dans l'esprit des habitants, la croyance en une Providence nourricière », p. 93), *grâce* (p. 99). Enfin, la divinité communique avec l'homme, par le truchement de ses injonctions et de ses jugements (*foi, promesse, espoir, péché, faute originelle*⁸), ainsi que par les mystères du salut (*communion*, p. 148 ; *résurrection*⁹).

Comme on le voit, les qualifications religieuses sont très nombreuses pour décrire la transcendance du monde. Pourtant elles ne semblent être, pour Gascar, que le vêtement commode dont l'ont paré les civilisations humaines, notamment la civilisation chrétienne à laquelle il est lui-même attaché par l'éducation, la culture et l'appartenance sociale. Il faut bien admettre en effet que le lexique disponible pour parler de la transcendance en dehors du discours religieux est assez limité. Gascar s'emploie, dans cet essai, à le développer afin de rendre compte de ses qualifications *empiriques* – terme que j'emploie pour faire appel à l'*expérience* que l'homme est susceptible d'éprouver au sujet du monde, malgré la démission des sens.

J'annonçais plus haut que la démarche métaphysique doit pouvoir considérer un autre « rapport » au temps et à l'espace que celui du monde quotidien. Gascar parle, plus incisivement, d'une « nouvelle façon de vivre le temps et le monde » (p. 181). À cet égard, la destinée du poète italien Sbarbaro, sur laquelle Gascar s'attarde dans le chapitre V, a valeur d'exemple. Une conduite morale peut être déduite de l'intérêt qu'on porte aux lichens.

En plaçant côte à côte la chronologie des œuvres de Sbarbaro et celle des « hauts faits » du fascisme, on obtient un parallèle où l'on ne sait si l'on doit voir la démission civique du poète ou, au contraire, la preuve de son désaveu du nouveau régime imposé à l'Italie. (p. 168)

Suit le parallélisme, considéré dans le détail de la production des œuvres poétiques et des événements politiques, des deux chronologies, que Gascar conclut par la reprise

8 On pourrait citer à cet égard un passage, à propos de la manne, que Gascar introduit en explicitant, tout en la tenant à distance, l'isotopie religieuse : « Cette manne, dont apparemment le *lecanora esculenta* représente déjà une forme dégénérée, s'est arrêtée au bord de notre monde. En rechercher la raison risque de nous faire retomber dans les interprétations religieuses » (p. 103).

9 Le mot n'apparaît pas tel quel ; mais la dernière phrase offre une image christique frappante du monde : « Ainsi, en me penchant sur les lichens, en ramassant parfois ces espèces d'écaillés dispersées un peu partout, racornies, je ne cessais de me demander si j'assistais à la mort du monde ou à sa revivifiante mue » (p. 183).

de la question de leur interprétation, sous la forme cette fois d'une question rhétorique :

N'y a-t-il pas de la dignité dans la façon d'agir de ce poète qui, au moment où commence à s'exercer la censure fasciste, retourne solennellement aux thèmes de nos narrations d'écolier ? (p. 169)

Deux pages plus loin, l'interrogation a trouvé sa réponse. La résonance qu'elle apporte est celle d'une éthique.

Ainsi, ce qui peut apparaître comme une démission définitive est, en réalité, une sorte de repli stratégique sur ce que le monde garde d'intact, en réserve. (p. 171)

Le « repli stratégique » annonce en outre la portée politique liée à cette éthique. Il y a une stratégie à mener envers le monde, dont on comprend désormais qu'il englobe les non-humains ou, plutôt, qu'il inscrit le monde humain dans un monde plus vaste. La visée politique des religions n'a jamais été occultée dans le livre ; il en est déjà question au chapitre III à propos de la recherche du nirvâna dans l'hindouisme (p. 91) et, à nouveau, au chapitre IV, à propos du « scandale » (p. 19) que représente le nomadisme pour les civilisations sédentaires et de la « résistance biologique à l'histoire » qu'opposent les nomades (p. 138). La préoccupation politique s'affirme résolument dans les dernières pages, en remplaçant l'interrogation sur soi dans le contexte d'une histoire de l'humanité.

Je revenais en pensée sur les leçons que j'avais cru devoir tirer de mes voyages à travers le monde et de l'histoire des lichens. Je ne me sentais plus aussi convaincu de la nécessité de maintenir nos liens avec le passé obscur de l'espèce et avec les forces de la nature, arbitrairement sacralisées. Je me demandais s'il ne pouvait pas exister, après tout, une façon nouvelle de vivre le temps et le monde. (pp. 180–181)

Le livre se clôt ainsi sur une note d'espoir :

Le progrès humain, depuis nos origines, n'a-t-il pas toujours consisté en une adaptation de l'individu à des situations de plus en plus anormales (au sens le plus neutre du terme) dont il tirait un profit ? (p. 182)

Nous qui savons, depuis la publication de ce livre, et surtout depuis le tournant du millénaire, que la sonnette d'alarme a été tirée à maintes reprises, sommes en droit de nous demander si ce n'est pas là que Gascar est le plus religieux : un espoir, instruit et prudent, conduisant à placer foi en l'humanité et, plus encore, à cultiver notre croyance en l'existence du monde.

Écrire au nom du monde, comme l'a fait Gascar dans *Le Présage* en guise d'acte de foi, passe par sa récitation : noms des lieux qui le sillonnent, noms des espèces

animales et végétales qui l'ensemencent, noms des peuples qui le cultivent. L'étrangeté luxuriante des noms assure à chaque être humain la possibilité d'une transcendance vécue, éprouvée en son corps dans l'espace de la planète et le temps de son espèce. Pour maintenir cette transcendance dans un lien vivant, il est nécessaire que l'être humain et le monde restent chacun à sa place, incommensurables l'un par rapport à l'autre : le monde, immense, l'être humain, en lui-même insignifiant mais attentif aux signes que le monde semble lui adresser.

Références

- Blumenberg, Hans. 2007 [1979]. *La lisibilité du monde*. Paris: Cerf.
- Comte-Sponville, André. 2006. *L'Esprit de l'athéisme : introduction à une spiritualité sans Dieu*. Paris: Albin Michel.
- Descola, Philippe. 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris: Gallimard.
- Fontanille, Jacques. 2015. *Formes de vie*. Liège: Presses universitaires de Liège.
- Fontanille, Jacques & Nicolas Couégnas. 2018. *Terres de sens*. Limoges: Pulim.
- Gascar, Pierre. 2015 [1972]. *Le Présage*. Paris: Gallimard, « L'Imaginaire ».
- Greimas, Algirdas Julien. 1966. *Sémantique structurale*. Paris: Larousse.
- Moldenke, Harold L. & Alma L. Moldenke. 1952. *Plants of the Bible*. Waltham, MA: Chronica Botanica.
- Schoentjes, Pierre. 2015. *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*. Marseille: Wildproject.
- Schoentjes, Pierre. 2020. *Littérature et écologie. Le mur des abeilles*. Paris: José Corti.
- Schoentjes, Pierre. 2021. *Écrire la nature, imaginer l'écologie. Pour Pierre Gascar*. Genève: Droz.